Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 39 (1947)
Heft: 6

Artikel: Les grands compagnons : ce que Socrate nous enseigne
Autor: S.E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-384511

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

le bon sens du peuple suisse. Ils espèrent que le souvenir des malheurs de naguère est encore assez vivant pour engager les citoyens à accepter une revision constitutionnelle aussi modérée, aussi logique et aussi conforme aux nécessités non seulement du présent, mais bien plus encore de l'avenir.

Les grands compagnons:

Ce que Socrate nous enseigne

« Connais-toi toi-même, et tu connaîtras l'univers et les dieux », telle était l'inscription gravée au fronton du temple de Delphes. Toute la pensée de Socrate se concentre dans cette recherche inlassable. Celui qui se connaît profondément, dans ce qui fait son être essentiel, immuable, connaît par là même les lois qui ordonnent et régissent l'univers dans son essence, immuable elle aussi. Par là même également, l'homme s'édifie sur des assises stables et fermes, parce qu'elles sont en accord avec les fondements de l'univers, et tout alors, chacune de ses pensées, chacun de ses actes, en portera la marque: tout sera musicalement juste, bien bâti, empli d'une véritable réalité, tout n'étant hors de cela que fondé sur le sable. Tel est l'enseignement essentiel de Socrate. Tout chez un homme juste, et nécessairement bon, parce que bâti en accord avec l'esprit des lois universelles, est juste et bon. Et il ne pourra par conséquent que trouver la paix de l'âme et le bonheur intérieur. C'est en accord avec ces observations sur la vie individuelle que Socrate, par la voix de Platon parvenant jusqu'à nous, dresse l'architecture magistrale de la cité idéale: sa république. Et tout d'abord, il constate: « Chacun ne peut bien faire qu'une seule chose. » Une chose correspondant à ses facultés profondes, à ce que nous appelons aujourd'hui sa vocation, à laquelle nul n'a le droit de faillir sous peine de manquer à ce qu'il y a en lui-même de plus sacré et, en même temps — car il est tout solidaire — au bien-être supérieur de la communauté humaine tout entière, à l'ordre harmonieux de la société. Là sont les assises d'une société saine et bien équilibrée, dont les magistrats, les gardiens, possèdent les yeux de l'âme autant que ceux du corps. Il continue: « Chaque citoyen ne doit être appliqué qu'à une seule chose, à celle pour laquelle il est né. » En toute chose, il faut donc distinguer ce qui convient. Sur ce plan, Socrate attribue une grande importance à l'éducation de l'homme dès l'enfance. Une belle personnalité est

le résultat « d'une âme bien née et bien élevée », à qui l'on a enseigné, dès les débuts, et avec discipline, le respect des lois intérieures, non écrites — dont les principales sont la piété devant la divinité et devant les parents — tout le reste découlant de cela, tout naturellement. Sinon la confusion et le désordre entraînent la ruine d'une société, déchirée par des tendances divergentes et sans racines profondes dans le sol commun dont tous les êtres vivants tirent leur nourriture spirituelle, chacun au degré d'évolution intérieure qui lui est propre. Selon le même principe, une république bien gouvernée ne peut être que juste, nécessairement, et en harmonie avec l'individu: « Ainsi, l'homme juste, en tant que juste, ne différera en rien d'une république juste; mais il lui sera parfaitement semblable. » Dans une telle société, l'individu, dans ses intérêts profonds et dans son être, s'identifie donc à la communauté, dont le progrès est la condition et le fruit de son propre progrès. La solidarité y est par conséquent toute naturelle et permanente. « Souvenons-nous donc que chacun de nous sera juste, qu'il sera dans l'ordre, lorsqu'il fera au dedans de lui-même ce qui convient à sa nature. »

Quel est cet ordre intérieur de l'individu — et, par là, de la société — qui est le fondement de l'éducation de Socrate? C'est avant tout la musique, mais une musique qui crée l'harmonie dans l'âme et qui lui inspire, lui inculque l'ordre de la nature, les lois de toute chose, avec la naturelle subordination des plans les uns aux autres dans l'ensemble. L'âme, principe de toute vie, ne doit être ni altérée ni corrompue. Là encore, une solidarité profonde sera le fruit des efforts communs: il s'agit de former une fraternité où chacun ayant pour maxime que l'intérêt d'autrui n'est pas distingué du sien, ils tendront tous au même but, de tout leur pouvoir, et éprouveront une joie et une douleur communes. » Et Socrate affirme: « A moins que les philosophes ne gouvernent les Etats ou que ceux qu'on appelle aujourd'hui rois et souverains ne soient véritablement et sérieusement philosophes, de sorte que l'autorité politique et la philosophie se rencontrent dans le même sujet et qu'on exclue absolument du gouvernement tant de personnes qui aspirent aujourd'hui à l'un de ces termes à l'exclusion de l'autre; à moins de cela, il n'est point de remède aux maux qui désolent les Etats, ni même à ceux du genre humain, et jamais cette république parfaite, dont nous avons dressé le plan, ne paraîtra sur la terre et ne verra la lumière du jour... Le bonheur public et particulier est attaché à cette condition. »

Et sur ce plan, Socrate ne fait pas de différence entre la vocation de l'homme et celle de la femme. Il constate: « Il n'est point proprement dans un Etat de profession affectée à l'homme ou à la femme, à raison de leur sexe; mais la nature ayant partagé les

mêmes talents entre les deux sexes, tous les emplois appartiennent en commun à tous les deux. » La même sorte d'éducation leur sera donc aussi donnée.

Ces hommes et ces femmes philosophes, devant diriger la cité idéale, quels sont-ils? Socrate donne ce nom de « philosophe », le plus noble de tous, à celui dont l'âme est capable de s'élever jusqu'à l'essence du Beau et du Bien, de la connaître et de s'y attacher au cours de sa vie entière, et dans toutes ses pensées, dans tous ses actes, dans toutes ses recherches. Celui qui vit entièrement et profondément dans la réalité spirituelle, celui dont l'esprit s'attache à ce qui est immuable et agit toujours en accord: cet homme-là sert la plus excellente, la plus noble de toutes les professions. Et nous savons que Socrate a vécu et est mort en l'honorant au plus haut point.

Le bonheur ou le malheur d'une vie ne se pèsent donc point par les faits apparents de l'existence, mais entièrement sur les registres des valeurs et des répercussions spirituelles. Le dessin de la vie entière se déploie ainsi devant nous, tel que l'a magistralement tracé Socrate, dans l'élaboration incessante de soi jusqu'aux plus hautes cimes d'où l'âme se joint à l'éternité, accomplissant ainsi sa divine destinée dont le rythme puissant marque tout le cours de notre vie. Socrate nous enseigne ainsi que c'est dans les lois mêmes de la nature que toute sagesse est enfermée, si on sait voir et comprendre, si on possède la science d'interpréter les signes: c'est là seulement que se trouve l'ordre harmonieux et juste, parce qu'il est l'ordre interne et qu'une vie sociale juste, comme une vie individuelle juste, ne peuvent être édifiées qu'en accord profond avec ces lois naturelles, permanentes, immuables, dont tout être porte au fond de lui-même le modèle et la voie. L'Etat conçu ainsi devient une vaste école au service d'un objectif unique: l'élaboration de la personne humaine sur le plan individuel et collectif. La philosophie de Socrate est une philosophie fondamentale de la vie. Le professeur Charles Werner rappelle à ce propos que « la philosophie de l'avenir sera ce qu'avait rêvé le génie de Leibnitz, la synthèse entre la pensée grecque et la pensée moderne ». Et la politique, pour Socrate, n'est, elle aussi, et comme tout le reste, qu'une partie de la philosophie morale, subordonnée au même but supérieur.

Œuvre de Socrate. Vie de Socrate. Platon nous en enseigne la profonde unité. L'accession au divin: tel fut le but permanent et suprême de sa vie comme de ses enseignements, et c'est par conséquent aussi le centre vivant dont les « Dialogues » de Platon ne sont que les multiples voies, se déployant de plus en plus et conduisant au même but. « Acquérir quelques traits divins », telle fut la constante préoccupation d'un Socrate comme d'un Platon, et

élaborer l'humanité — l'individu comme la collectivité — sur cette voie du divin, en moulant l'âme, de l'enfant et de l'adulte, sur un moule unique: l'essence du Beau qui est aussi celle du Bien, chacun au degré qui lui est accessible.

Cet enseignement — élaboration de soi et de chacun, de l'humanité entière — un enseignement qui est pensée et action simultanément — atteint aux plus hautes cimes. Socrate sculpta sa vie et sa mort sous sa clarté et l'incarna pleinement. Son attitude de philosophe, c'est-à-dire d'homme dévoué si entièrement à la sagesse, à tous les instants de son existence, que sa vie ne fut plus — et c'est sa gloire — qu'une flèche tendue inébranlablement vers elle. Sa mort ne fut dans ce sens qu'un pas de plus, le dernier qu'il lui restât à faire pour se fondre en elle. C'est cette unité réalisée au plus haut point qui rend la personnalité de Socrate si vivante à travers les âges qu'elle vient encore féconder notre temps, comme elle en a fécondé d'autres. « Le Banquet », ce dialogue qui nous a fait pénétrer le mystère de l'amour, par la bouche d'une femme initiée, Diotime de Mantinée, nous révèle aussi quelques traits inoubliables de la vie de Socrate qu'Alcibiade nous confie. Et c'est chaque fois quelques traits de plus gravés sur un monument immortel dressé dans nos esprits. Le couronnant, Platon nous donne enfin dans l'« Apologie » et dans le « Phédon » le magnifique récit de la défense et de la mort de Socrate, aboutissement harmonieux, sommet de la vie entière. Une vie heureuse, une mort heureuse, dans le sens profond que Socrate attribuait au bonheur. Il fut donné à Socrate de rencontrer en Platon un disciple et un compagnon à sa mesure, qui s'attacha à lui jusqu'au delà de la mort, triomphant d'elle et réservant pour tous les temps le message du maître. Platon qui, sur le point de mourir — nous dit Plutarque — remerciait son génie et la Fortune de l'avoir fait naître d'abord homme, ensuite Grec, et non point barbare ni animal sans raison; et, en outre, de ce que sa naissance s'était rencontrée avec l'époque de Socrate.

Ainsi, le procès intenté à Socrate, que Platon nous a transmis dans l'« Apologie », est un noble enseignement sur l'attitude qu'un homme réellement grand a dans la vie et devant la mort. Socrate, que le fameux oracle de Delphes proclama « le plus sage des hommes », consacra sa vie entière, au mépris de ses intérêts matériels, à démêler en tout être et en toute chose le vrai du faux, le juste de l'injuste, l'apparent du réel. A côté de quelques ardentes amitiés, d'un profond dévouement, il rencontra des jalousies, des haines, des calomnies. Devant la mort à laquelle il se voit finalement acculé par ses accusateurs, il ne renonce pas à son mode habituel de penser, d'examiner toute chose dans son essence véritable, pour autant au moins que celle-ci est accessible aux évalua-

tions de son esprit pénétrant et impartial, respectueux de la seule vérité. Poursuivi par la haine, c'est par l'amour qu'il répond devant ce tribunal, en répandant la sagesse qui l'inspire, qui l'anime à toute heure de sa vie et qui seule est son but. Il dit: « En effet, Athéniens, craindre la mort, ce n'est pas autre chose que paraître sage, sans l'être réellement, puisque c'est paraître savoir des choses que l'on ignore. Car enfin, personne ne sait ce que c'est que la mort, et si elle n'est pas peut-être le plus grand des biens; cependant on la craint, comme si on savait avec certitude que c'est le plus grand des maux: or, n'est-ce pas l'espèce d'ignorance la plus honteuse que de croire savoir ce qu'en effet on ignore? »

Et lorsque la sentence de mort est prononcée contre lui, il l'examine à son tour avec l'émouvante sérénité de l'homme assuré que son destin véritable ne saurait dépendre de l'arbitraire humain. Il répond à ceux qui le jugent, et c'est comme s'il méditait seul à seul avec soi, en des termes dont la souveraine puissance ne s'est pas affaiblie et qui n'ont rien perdu de leur vérité à travers les siècles qui nous séparent de cette grande existence:

« Je m'en vais donc subir la mort à laquelle vous m'avez condamné; et eux, mes accusateurs, l'iniquité et l'infamie à laquelle la vérité les condamne. Pour moi, je m'en tiens à ma peine, et eux à la leur. Et peut-être qu'en effet les choses devaient à certains égards se passer ainsi; il me semble au moins que jusque-là tout va bien.

» Voici encore une chose que j'ose vous prédire, ô vous qui m'avez condamné, et, en effet, je suis précisément dans les circonstances où les hommes acquièrent la faculté de voir dans l'avenir lorsqu'ils approchent du terme de la vie. Je vous dis donc que si vous me faites périr, vous subirez aussitôt après ma mort un supplice bien plus cruel que celui par lequel vous m'aurez ôté la vie. Car vous ne commettez cette injustice que pour vous débarrasser d'un censeur importun de vos actions et il vous arrivera tout le contraire de ce que vous désirez, comme je vous le prédis; il se trouvera un plus grand nombre de gens attachés à vous observer et à vous démasquer. C'était moi qui les contenait jusqu'à présent; mais vous les trouverez d'autant plus sévères qu'ils sont plus jeunes, et vous n'en serez que plus irrités. Car si vous vous imaginez qu'en envoyant les hommes au supplice vous en imposerez à quiconque oserait vous reprocher de mal vivre, c'est une pensée bien peu estimable, et d'ailleurs ce moyen de se mettre à l'abri de la censure n'est ni honnête ni possible; celui qui serait tout à la fois le plus facile et le plus honorable, ce n'est pas de mettre les autres dans l'impossibilité de parler, c'est de régler sa vie de manière à se rendre le plus vertueux possible. Voilà ce que je vous

prédis en vous quittant, vous qui avez prononcé l'arrêt de ma mort. »

S'adressant ensuite à ceux de ses juges qui l'ont, au contraire, absous de leurs suffrages — n'ayant été condamné que par trois voix de majorité — Socrate lègue aux hommes de tous les temps le plus grand trésor de sagesse dont on puisse faire don: « Pénétrez-vous de cette unique et importante vérité, c'est qu'il n'y a rien qui puisse être un mal pour l'homme de bien, soit pendant sa vie, soit après sa mort, et que jamais les dieux ne perdent de vue ses intérêts: car ce qui m'arrive en ce moment à moi-même n'est point l'effet du hasard; mais je suis convaincu qu'il m'était plus avantageux de mourir dès à présent et d'être délivré des soucis de la vie. » Et il termine ses réflexions qui constituent l'un des plus beaux documents de l'âme humaine par cet adieu: « Quoi qu'il en soit, voici la grâce que je demande. Athéniens, si, lorsque mes enfants seront devenus des hommes, vous les voyez épris de l'amour des richesses et s'attachant à toute autre chose qu'à la pratique de la vertu, punissez-les et faites-leur souffrir ces mêmes chagrins dont je vous ai si souvent affligés moi-même; et s'ils se croient quelque chose, mais qu'ils ne soient rien, faites-leur honte, faites-les rougir d'une conduite si insensée, comme je le faisais pour vous. Si vous faites cela, vous n'aurez été que justes envers moi et envers eux.

» Mais enfin, il est temps que nous nous quittions, moi pour aller mourir, et vous pour vivre. Qui de nous doit s'attendre à un meilleur sort? C'est un mystère impénétrable pour tout autre que pour Dieu. » L'« Apologie » de Socrate offre un grand exemple de vie libre, digne, d'une sagesse noble, fière de la valeur qui est sienne, humble et s'inclinant pieusement devant le rayonnement des valeurs éternelles dont elle sait que toute sa gloire est d'être un reflet fidèle et pur. *S. E.*